Visite d’atelier : Marc Giai-Miniet

L’atelier, construit en 1991 dans sa forme définitive, est situé au fond de la cour de ma maison. L'entrée de l’atelier située derrière moi donne accès à l’endroit où je suis né en 1946, dans ce qui 'était une petite maison de deux pièces. Au seuil de la porte, une des « femmes enceintes » de Gérard Bignolais l’annonce fort à propos, mais à l’intérieur, à terre, une œuvre de Chabot qui est un des artistes que je connais depuis le plus longtemps, presque aussi longtemps que Hugh Weiss, nous rappelle la brièveté de l'existence humaine.

L’atelier donne d’un côté sur la cour et de l’autre sur le jardin.

L’espace de l’atelier est de 100 m² environ. Deux panneaux d’un triptyque sont posés au fond, en attente de rangement. Ces tableaux sont typiques d'un travail récurrent chez moi: une silhouette humaine et son double innommable, figuré en monstre mi-animal mi-robot, l'un contenant l'autre, est accompagnée de quelques signes accablants et déprimants. Parfois un visage, une lumière, le sentiment d'un mouvement positif, une poussée vitale, laissent penser que l'Homme n'a pas laissé entièrement moisir ses chances de bonheur.

C’est là où je peins mes grands panneaux de bois. Des tables me servent pour les petits formats ou les travaux sur papier.

Des boîtes sont rangées, ou s’accumulent, sur un grand meuble à gauche. L’atelier est presque vide. Je ne travaille pas en ce moment. J’attends une cinquantaine de pièces de retour de deux expositions à Angers et Mont-de-Marsan. Lorsque je travaille à mes boîtes, un grand désordre s’établit de toutes sortes de matériaux et d’outillages, dans un véritable chantier de bois, cartons, colle, d'objets parfois minuscules, de poupées et de de jouets divers...

L’atelier donne sur le jardin. Un buis exceptionnellement grand et odorant fait une ombre opaque. Le jardin est clos, sans voisinage apparent. Nous essayons de l’entretenir du mieux qu’il nous est possible.

Quelques sculptures africaines. Des étagères contenant tout le fourbi habituel de matériaux des peintres et d’objets de rencontre, dont un crâne humain acheté il y a très longtemps chez Emmaüs; quelques céramiques et peut-être des meubles de poupées…

Je me suis beaucoup servi de ce genre de meuble, aussi bien dans mes peintures que dans mes boîtes : le fichier, les classeurs, les meubles à tiroirs, à secret, à archives, à mémoire…
Sur le meuble d'horloger en bois, la boîte à gauche est la première de mon travail d'emboîteur. Elle représente une fête foraine (!) et a figuré à la galerie Lefor-Openo pour illustrer le thème de « la fête » il y a déjà fort longtemps. L'autre à côté représente une vieille bibliothèque. Les livres, dans mes boîtes, ont remplacé les silhouettes plus ou moins humaines et en portent métaphoriquement la souffrance, car voués à la destruction, à la déchéance, à l'oubli. Porteurs eux-mêmes du mode d'emploi de cette destruction, de cette déchéance, de cet oubli, ils ont ce double aspect de lumière et d'ombre.

Une grande partie des boîtes est ici rassemblée pour une photo éditée dans un catalogue récent. Le haut des boîtes est souvent de couleur claire; des livres s'entassent sur de minuscules rayonnages, des paquets sont stockés, triés, rangés; puis le regard descend par des escaliers, des trappes, des chevalets, aux laboratoires, aux salles d'attente, ou vers des fours, puis toujours descendant, en direction de quais, d'égouts, de tuyaux d'évacuations glauques et incertaines...
Comme dans mes tableaux, je raconte ici une histoire, toujours la même, dans un questionnement qui me reste sans réponse et qui est le moteur même de mon travail.

Pour la revue écritique, juin 2007.
Marc Giai-Miniet